

COMBÈS Isabelle, *Zamucos*

Ed. Nómades/Instituto de Misionología, Cochabamba, 2009

Alfonso Otaegui



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/14020>
DOI : 10.4000/jsa.14020
ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014
Pagination : 252-258
ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Alfonso Otaegui, « COMBÈS Isabelle, *Zamucos* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 100-2 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/14020> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.14020>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

COMBÈS Isabelle, *Zamucos*

Ed. Nómades/Instituto de Misionología, Cochabamba, 2009

Alfonso Otaegui

RÉFÉRENCE

COMBÈS Isabelle, *Zamucos*, Ed. Nómades/Instituto de Misionología (Scripta autochtona, 1), Cochabamba, 2009, 318 p., bibl., annexes, index, glossaire

- 1 Dans son ouvrage intitulé *Zamucos* (2009), Isabelle Combès se consacre à une étude minutieuse des sources écrites et orales du Chaco bolivien et paraguayen du XVI^e au XX^e siècle. L'auteure utilise des sources dispersées entre Rome, Sucre, Buenos Aires, Rio de Janeiro, Madrid et ailleurs, dont la plupart étaient inexplorées. Le titre de l'ouvrage a plusieurs sens remontant au moins au XVIII^e siècle. D'abord, « zamuco » désigne une langue parlée par divers groupes, avec ses variations dialectales. Ensuite, le mot désigne, *lato sensu*, les groupes zamuco-phones et, *stricto sensu*, un unique groupe, les « Zamucos proprement dits » (Combès 2009, p. 13). Combès reconstitue l'histoire des nombreux groupes zamucos, dont il ne reste que trois représentants aujourd'hui : les Ayoreo, les Ishir-Tomaraho et les Ishir-Ybytosó (ces deux derniers couramment appelés « Chamacoco »).
- 2 L'auteure associe avec fluidité la présentation de l'information tirée des sources et le développement de l'argumentation, dans un langage clair et accessible aux non-spécialistes. Le livre est organisé en six chapitres : « 1. Un rompecabezas », « 2. Antes de los zamucos (siglos XVI-XVII) », « 3. Los zamucos de los jesuitas (1711-1767) », « 4. La reducción de los zamucos (1711-1767) », « 5. El largo siglo XIX (1768-1932) », « 6. Hacia el presente ». Pour ceux désirant approfondir leurs connaissances à partir des sources, l'œuvre contient une série d'annexes du plus grand intérêt : des documents sur l'évangélisation des Zamucos au XVIII^e siècle, d'une énorme valeur archivistique, des récits ayoreo et ishír et un glossaire d'ethnonymes, très pratique dans ce cas particulier.

- 3 Une difficulté majeure se présente dans les sources. Une quinzaine de dénominations différentes furent utilisées au cours des quatre derniers siècles : « le lecteur [des sources] est accablé par une avalanche de *zatieños*, *cucutades*, *ugaroños* et *caypotorades*, ensuite de *guarañocas*, *potoreras* et *tsirakuas*, tous “zamucos” [*lato sensu*] » (Combès 2009, p. 9, italiques dans l’original). Face à ce panorama, Combès résiste à la tentation de ranger toutes ces dénominations dans les catégories d’« ancêtres des Ayoreo » ou d’« ancêtres des Ishir », comme les autres auteurs avaient l’habitude de le faire. L’auteure se consacre à une tâche minutieuse : suivre le parcours de chaque nom tout en évitant de renvoyer à la catégorie d’« ethnie ». Par ailleurs, les recherches sur l’ethnohistoire de ces groupes n’étaient pas, pour la plupart, exhaustives. Selon l’auteure, plusieurs facteurs ont contribué au manque d’intérêt pour l’étude du devenir des Zamucos. L’apparition des Ayoreo sur la scène publique dans les années 1940, par exemple, a conduit à les considérer comme un groupe demeuré dans un isolement « séculaire, sinon millénaire » (*ibid.*, p. 11), ce qui transformait la quête de sources écrites en une tâche dépourvue de sens. La courte durée de la mission de San Ignacio de Zamucos au XVIII^e siècle a renforcé cette idée d’isolement. De fait, la seule mission établie au cœur du Chaco boréal a dû être abandonnée par les jésuites moins de 30 ans après sa fondation. C’est le mystère de sa localisation exacte et de « son brutal abandon » (*ibid.*), souligne Combès, qui a attiré l’attention des anthropologues spécialistes des Ayoreo et les a conduits à négliger le fait qu’il y avait d’autres Zamucos ailleurs qu’à San Ignacio. En effet, les données recueillies dans les missions de Chiquitos permettent à Combès d’esquisser un panorama régional des migrations des anciens Zamucos.
- 4 L’ouvrage de Combès n’est pas seulement remarquable de par la diversité des sources explorées, mais aussi parce que son analyse propose une nouvelle approche du problème de l’histoire de ces groupes. Les prédécesseurs de Combès avaient formulé, à partir de cette infinité d’ethnonymes, des hypothèses diverses et souvent contradictoires sur le destin des Zamucos, et sur les origines des Ayoreo et des Ishir (ou Chamacoco). Les différents auteurs avaient proposé presque toutes les combinaisons historiques possibles : d’abord, que les jésuites n’ont pas eu d’influence sur les ancêtres des Ayoreo (Kelm), ou sur les ancêtres des Chamacoco (Cordeu) ; ensuite, qu’ils ont effectivement contacté les « Zamuco-Ayoreo » (von Bremen), ou bien que les Chamacoco descendent des Zamucos (Boggiani) ; finalement, que le contact entre les jésuites et quelques ancêtres des Ayoreo a existé, mais qu’il a été bref et sans importance (Fischermann). Pour compliquer un peu ce panorama, certains mots du vocabulaire ayoreo prouvent le contact avec les jésuites, alors que rien de semblable n’existe dans la langue chamacoco. Toutes ces hypothèses, bien que contradictoires, ont en commun d’essayer de classer tous les groupes du XVIII^e et du XIX^e siècle dans deux grandes catégories : ancêtres d’Ayoreo et ancêtres de Chamacoco.
- 5 Combès, au lieu de se pencher sur l’énigme des ancêtres précis des Ayoreo ou des Chamacoco, insiste sur la nécessité de poser le problème autrement – comme l’avait déjà fait Richard (2008). D’abord, il faut reconnaître le hiatus frappant entre la substantielle profusion de groupes zamucos au XVIII^e siècle et le maigre panorama actuel où il ne subsiste que trois ethnies. Ce hiatus constitue le cœur de la question, nous dit Combès, et c’est ça qui doit être analysé et expliqué. Les auteurs précédents l’avaient déjà remarqué mais ne lui avaient pas accordé beaucoup d’importance. Ils avaient suivi l’argument – déjà présent dans l’œuvre de Camaño (1955 [1778]) – selon lequel il y a plus de dénominations que de groupes. Il s’agirait tout simplement d’un excès d’ethnonymes

équivalents (noms attribués par des voisins, des ennemis, etc.) qu'il faudrait filtrer. Or cet argument est limité, signale Combès en s'appuyant sur une subtile observation de d'Orbigny en 1839 : « Ce sont les quatre grandes sections [de Zamucos] encore existantes à Chiquitos, et que, dans le pays, on regarde comme distinctes, quoiqu'elles parlent bien certainement un langage identique » (d'Orbigny 1839, p. 253, citation et italiques de Combès). Si ces groupes étaient perçus comme distincts, il faut admettre qu'il y avait là une réalité qu'il n'est plus possible de laisser de côté et qu'il faut expliquer.

- 6 Le regard subtil de l'ethnohistorienne nous met face à une réalité souvent restée inaperçue dans le présent ethnographique des anthropologues : l'historicité de tout groupe humain. D'une certaine manière, l'histoire des Zamucos avait toujours été abordée à partir du panorama actuel composé par deux ethnies (le terme « Chamacoco » regroupant les Ishir-Tomaraho et les Ishir-Ybytosos), comme s'il n'y avait eu que ces deux groupes – isolés ou peu contactés, avec plus ou moins d'ethnonymes – tout au long des trois siècles en question. C'est, nous dit Combès, comme si « trois siècles ou plus d'histoire avaient glissé sur “les Zamucos” sans provoquer aucun changement ni altérer leur *essence* » (2009, p. 26, notre trad., italiques dans l'original). L'auteure fait attention à ne pas tomber dans l'extrême opposé, celui d'imposer au présent la diversité trouvée dans les sources. Le hiatus ne peut être effacé, ni en faveur du présent, comme cela a toujours été le cas, ni en faveur du passé.
- 7 Dans le deuxième chapitre, « Antes de los zamucos (siglos XVI-XVII) », Combès explique que le Chaco est déjà présenté dans les chroniques du XVI^e siècle comme un territoire sauvage et hostile. L'intérêt était toujours au-delà, dans « les terres fabuleuses de l'ouest, d'où les Guaranis recevaient des objets en or et en argent » (Métraux 1996 [1946], p. 18, cité par Combès 2009, p. 30). La région n'était pas une destination, mais un obstacle entre le Paraguay et les montagnes d'argent des Andes. Domingo de Irala, qui traverse le Chaco en 1548, éprouve une grande déception du côté de la Bolivie : les Indiens lui parlent en espagnol. La « *sierra de plata* » (« montagne d'argent ») était déjà exploitée par les Espagnols venus de Lima : l'intérêt économique les fera se concentrer sur les histoires de Mojos ou sur le Grand Paititi, laissant de côté le Gran Chaco. Le Chaco est longtemps resté ignoré et méprisé : sans légende lui attribuant de l'or ou de l'argent, il ne représentait pas une source d'intérêt pour les gouvernements. Sa nature hostile a interdit aux colonisateurs l'entrée dans cet enfer sans eau et plein d'épines. Or, remarque Combès, il serait erroné d'attribuer un isolement éternel aux Indiens qui y habitaient.
- 8 Le Chaco constituait une barrière pour les Indiens qui habitaient là et aux alentours, mais aussi une voie de communication. Pour mieux décrire cette double nature, Combès reprend la métaphore de Lowrey (2006) qui définit le Chaco comme une mer intérieure sans eau (*ibid.*, p. 29) : les Indiens nomades du « *Chaco adentro* » seraient des pirates de haute mer, et les agriculteurs sédentaires de la périphérie, des pêcheurs qui préfèrent la vie de la côte, organisée et pleine de ressources. Le Chaco relie donc les Andes à l'Amazonie en même temps qu'il les sépare : « Le Chaco est et a toujours été une région d'échanges, d'influences réciproques et de mélanges » (*ibid.*, notre traduction).
- 9 Les Zamucos, selon Combès, sont restés isolés des Espagnols, mais ont eu des contacts fréquents avec d'autres groupes de la périphérie du Chaco. Ils entretenaient avec ces derniers un type de rapport hiérarchique appelé « dépendance socio-périphérique » : ils formaient une force de travail occasionnelle pour les groupes d'agriculteurs de la périphérie. Cela expliquerait la peur des Zamucos à l'égard des Chiquitos du XVIII^e siècle et aussi la probable étymologie *chiquitana* du mot *zamuco* qui signifierait « chien ». Dans

la pensée du Chaco, le chien fait partie de la société, mais en même temps il en reste écarté (Villar 2005 ; Richard 2008). Les missionnaires ont profité de ce type de rapports et les ont accentués : ils bénéficiaient de la bonne disposition des Chiquitos pour aller chercher des Zamucos.

- 10 L'une des contributions les plus importantes de l'ouvrage se trouve dans les troisième et quatrième chapitres, où Combès nous montre que – contrairement aux mythes académiques qui insistent sur l'isolement des Ayoreo – les missions des jésuites du XVIII^e siècle ont profondément affecté l'histoire des groupes zamucos. L'espace des missions a réorganisé le paysage ethnographique du Chaco boréal. L'histoire de ces missions consiste en une série d'allers-retours et de conflits entre les divers groupes zamucos. C'est dans ce contexte que des alliances se sont formées et que des hostilités se sont intensifiées. L'espace géographique et politique du Chaco boréal fut alors largement modifié. La mission servit de point de rassemblement à des groupes divers qui parlaient des langues semblables. À partir de cette situation, deux grands blocs zamucos se sont formés : le « proto-Ayoreo » et le « proto-Chamacoco ». Le premier a le plus subi l'influence des missionnaires. L'autre, en revanche, comprend les groupes zamucos qui sont restés à l'écart des missions, vers l'est. Cette hypothèse de Combès explique les causes des continuités et discontinuités entre les anciens Zamucos et les actuels Ayoreo et Ishir.
- 11 Combès ne limite pas ses recherches à la mission de San Ignacio de Zamucos. Elle prend aussi en compte les missions des Chiquitos, plus au nord. Pour les divers groupes zamucos, le temps passé au contact des Chiquitos a eu sans doute un effet sociologique très important car c'est là, dans l'espace des missions, qu'ils ont commencé à se percevoir en tant qu'unité ethnique :
- C'est au cœur des missions, grâce à la vie commune et aux mariages, par le biais de la comparaison entre les langues et les habitudes diverses des groupes *chiquitos*, *otukis* et autres, que cette conscience a pu commencer à émerger et à fleurir. Conscience d'une « nation » ayorea ou ishir, peut-être pas encore, mais certainement, celle d'une « nation zamuca » [...]. (Combès 2009, p. 89-90, notre traduction)
- 12 Le cinquième chapitre, « El largo siglo XIX (1768-1932) » comprend la période allant de l'expulsion des jésuites au début de la guerre du Chaco entre la Bolivie et le Paraguay. Pendant ce « long siècle », de nombreuses dénominations de groupes zamucos viennent encore s'ajouter. Combès les analyse minutieusement, avec le souci de ne pas prendre les deux grands blocs zamucos (le « proto-Ayoreo » et le « proto-Chamacoco » décrits dans le chapitre précédent) comme des unités trop rigides, car cela équivaldrait à aborder les Zamucos à partir du panorama actuel. D'autant plus qu'à cette époque, remarque Combès, la séparation entre les deux blocs n'est ni claire, ni absolue. La quantité de détails sur les groupes et leurs migrations rend parfois difficile la tâche de les suivre (dans l'histoire). Dans ces cas, la mise en page constitue un point d'appui visuel fondamental. L'organisation du chapitre (et de l'ouvrage en général) en sections, les paragraphes brefs, les vignettes pour les conclusions préliminaires et les caractères en gras permettent au lecteur de saisir rapidement l'information et de suivre l'argument principal.
- 13 Le dernier chapitre concerne l'analyse des influences que la guerre du Chaco a eues sur les groupes zamucos – depuis la tension antérieure au conflit jusqu'à ses conséquences immédiates – et l'étude de la naissance d'une nouvelle dénomination qui vient s'ajouter au large répertoire d'ethnonymes zamucos : celle d'« Ayoreo ». Dans ce chapitre, Combès

combine remarquablement l'information des sources écrites avec celle tirée de témoignages oraux des actuels Ayoreo et Chamacoco pour réfléchir sur les migrations des groupes zamucos dans la période précédant la guerre et pendant son déroulement. La guerre du Chaco a eu des conséquences notables sur la vie de ces groupes, notamment par la pression démographique sur le territoire ayoreo qui a intensifié des inimitiés préexistantes entre bandes ayoreo, et surtout par l'apparition d'un nouvel élément : le fer. Par ailleurs, Combès avance une hypothèse sur l'origine du nom « Ayoreo » : il viendrait du nom d'un général bolivien (« Ayoroa »)¹ qui avait établi l'un des premiers fortins, juste avant le déclenchement de la guerre. C'est à partir de l'après-guerre que deux ethnies seront d'une certaine manière « fixées » : les Ayoreo et les Chamacoco, et ces deux groupes constitueront le point de départ de toutes les recherches sur les Zamucos (p. 126).

- 14 Isabelle Combès rend à l'ethnohistoire des Zamucos sa véritable complexité. Elle le fait avec des précautions méthodologiques claires et indispensables. Combès interroge les sources, les lit entre les lignes, indique ce que l'on peut déduire à partir des données, mais aussi – différence capitale par rapport à ses prédécesseurs – ce que l'on ne peut pas déduire. Trop souvent les chercheurs ont attribué une identité « simplement à partir d'une homonymie » (p. 24). L'auteure n'attribue jamais aux peuples zamucos une continuité immuable, ce qui correspondrait très bien à leur prétendu isolement. Par ailleurs, elle se penche sur l'histoire des Zamucos d'un point de vue régional. Elle nous oblige de cette manière à nous écarter du cliché de peuples figés dans l'espace, la culture ou la langue. À l'opposé d'un point de vue façonné par le présent ethnographique, la prémisse de Combès est que tous les peuples connaissent une constante dynamique causée par des changements internes et/ou externes. *Zamucos* est le premier livre consacré entièrement à l'analyse du devenir des groupes zamucos dans toute la profondeur de leur temporalité. Combès nous met face à la complexité des groupes, de leurs alliances et de leurs disputes, et elle nous conduit ainsi à penser les Zamucos avec le dynamisme qui leur avait été refusé. Combès nous rappelle ainsi qu'à l'instar des Zamucos tous les peuples ont une histoire.

BIBLIOGRAPHIE

CAMAÑO Joaquín

1955 « Noticias del Gran Chaco », in G. Furlong, *Joaquín Camaño S. J. y su « Noticia del Gran Chaco »*, Lib. del Plata (Escritores coloniales rioplatenses, 8), Buenos Aires, [1778], pp. 109-182.

LOWREY Kathleen

2006 « Entre estructura e historia: el Chaco », in I. Combès (éd.), *Definiciones étnicas, organización social y estrategias políticas en el Chaco y la Chiquitania*, IFEA/SNV/El País, Santa Cruz, pp. 25-34.

MÉTRAUX Alfred

1996 *Etnografía del Chaco*, M. Chase-Sardi (éd.), El Lector, Asuncion, [1946].

ORBIGNY Alcide d'

1839 *L'Homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*, imprimerie Berger-Levrault, Strasbourg.

RICHARD Nicolás

2008 *Les Chiens, les hommes et les étrangers furieux. Archéologie des identités indiennes dans le Chaco boréal*, thèse de doctorat, anthropologie sociale et ethnologie, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2 vol.

VILLAR Diego

2005 « Indios, blancos y perros », *Anthropos*, 100 (2), pp. 495-506.

NOTES

1. Erratum : dans la version imprimée de ce compte rendu s'est glissée une malencontreuse erreur à propos de ce général dit, à tort, de nationalité paraguayenne (NdR).

AUTEURS

ALFONSO OTAEGUI

Fyssen Foundation fellow, University of California, Berkeley